

Philippe MARTIAL

DIALOGUES
IMPRUDENTS

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN :

© Philippe Martial 2020

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

DIALOGUES IMPRUDENTS

I	QUAND IL FAUDRAIT FAIRE LA PART DU FEU.	1
II	LES REMPARTS DE SION.	153
III	LA TERRE N'EST PAS RONDE.	199
IV	2034.	209

I

QUAND IL FAUDRAIT FAIRE LA PART DU FEU

Un échange de propos (sans doute) aventurés
sur la politique

AVANT-DIRE

Ne partageant pas les croyances de mon temps, j'écris souvent pour me soulager ; et pour préciser mes objections ; c'est ainsi que depuis plus de soixante ans, j'accumule des notes sur la politique ; je consigne mes réflexions et leur adjoints, à titre d'exemples, nombre d'articles découpés dans les quotidiens et les magazines.

Cet amas de papiers, plus ou moins classés par thèmes, s'ajoute à l'énorme tas de dossiers sur tous sujets qui encombre ma chambre ; de temps à autre, j'en entrouvre un, pour vérifier si j'ai avancé dans la connaissance de quelque chose ; rien ne me plaît tant que de voir que j'ai acquis quelque complément, et même changé d'avis, surtout si je suis passé d'un préjugé rudimentaire à une idée plus complexe et nuancée. Tout particulièrement, quand il s'agit des opinions politiques, le difficile est d'échapper aux déterminismes des hasards de situation : le pays, l'époque, le milieu... Cette opinion, le plus souvent contractée auprès de nos proches, les Grecs la distinguaient fort justement du jugement, qui se fonde, lui, sur des observations et des analyses. Il est beaucoup plus facile et fréquent d'opiner.

Ambitionnant de juger, je me suis efforcé de me dégager de mes liens sociaux, avec plus ou moins de succès.

Ce qui est sûr, c'est que, vraie ou fausse, ma vision s'est énormément enrichie, au point que j'ai du mal à suivre les discussions courantes. J'ai le sentiment d'appréhender la politique tout autrement que dans les termes habituels et grossiers des partis. Je perçois ou crois percevoir d'autres données, dont beaucoup sont d'ordre biologique ou plutôt éthologique.

Les pages qui suivent ne reprennent qu'une part très faible de tout ce qu'au fil des ans j'ai accumulé de brouillons et de coupures de presse.

Si ce dialogue a le défaut capital d'être extrêmement réduit, au regard d'un sujet qui, lui, est immense, en revanche, il présente le réalisme sincère d'une véritable conversation. On objecte, on réplique, on parle en désordre... Et pour ce qui est du désordre, ce petit texte en offre autant qu'on veut.

– Permettez–moi, cher ami, une question d’ami, donc une question indiscreète : s’il vous fallait définir l’*esprit*, en deux mots, quels seraient–ils ?

– Ma réponse ? L’esprit se caractérise par deux fonctions : COMPRENDRE et CREER. Voilà vos deux mots, deux verbes !

– *Créer* ? Hum ! Ce n’est pas mon affaire ; je n’ai aucune imagination... En revanche, le curieux que je suis aime infiniment *connaître*... pour *comprendre*. Malheureusement, je ne goûte pas souvent cette intense satisfaction. Nombre de disciplines me sont quasi impénétrables ; sans même parler de sciences aussi ardues que la physique fondamentale, où je laisse à d’autres, croyez–moi, le soin de vérifier si la théorie des nœuds, des cordes ou de je ne sais quoi, réconcilierait PLANCK et EINSTEIN, sur l’infiniment grand et l’infiniment petit !

– Et moi pareillement... quoique, vous le pensez bien, je sois tenaillé, comme tout un chacun, par le désir de mettre d’accord ces deux immenses autorités.

– Comme tout un chacun... Mon cher, je pense à des domaines beaucoup plus ordinaires. Tenez ! Par exemple : la politique. Eh bien ! Je ne comprends rien à la politique.

– Vous n’êtes pas le seul : le plus souvent, ceux–là même qui s’en mêlent n’en savent qu’une chose : c’est qu’ils veulent s’en mêler.

– Une ambition n’est pas une compétence.

– Voilà qui n’a jamais retenu personne !

– L’ignorance inconsciente a du bon : il est fréquent qu’une lucidité instruite décourage au moment d’agir.

– Oh ! J’en sais fort peu. Quoique ce ne soit pas faute d’avoir cherché, ayant commencé, très jeune, à fréquenter la classe politique ; j’avais moins de douze ans. Bien plus tard, je suis entré dans l’administration du Sénat.

– Un observatoire idéal.

– Durant près d’un demi–siècle, j’ai vu, écouté, réfléchi et... lu des politologues.

– Lu ces messieurs ? Vous avez du courage ; il en est d’interminables : Georges BURDEAU...

– J’ai même voulu *raisonner*, la plume à la main ; d’où quantité de notes. Venez voir.

– Sapristi ! Tant de dossiers ! Vous vous y retrouvez, dans cette masse ?

– Mal... Pourtant je m’efforce de classer par thèmes.

– Je vois des titres sur ces chemises... Tiens ! Vous ne les rangez pas dans l’ordre alphabétique.

– Ces dossiers se succèdent selon une logique spontanée, qui correspond à l’ordre des problèmes dans ma tête. Ainsi le premier carton s’intitule *Pouvoir*.

– Comme il se doit... Vous permettez que j'énumère ces titres ?

– Je vous en prie. Ce que vous ne voyez pas, c'est que l'intérieur de chaque dossier est subdivisé en rubriques et sous-rubriques.

– Je lis : d'abord *Pouvoir*, puis *violence, dérive, groupes, Mafia, classe politique, chefs, idéologies, systèmes et régimes, information, propagande, discours politique, Israël, Islam, terrorisme, doctrines économiques, banque, marchés financiers, agences de notation, capitalisme, grandes fortunes, fiscalité, corruption, fraudes, crises, France, Europe...* Et d'autres titres encore...

– Le dernier est « *Que faire ?* »

– Ah ! Ah ! C'est là que je vous attends !

– En réponse, je ferai ce que je pourrai. « *Faire ce que je peux !* » est tout mon programme.

– Vous avez forcément un point de départ.

– Un point de départ ? Les choses n'en ont pas. La nature en est dépourvue.

– Certes, mais tous les exposés en ont un ; c'est la loi du genre.

– Bien sûr, par artifice, j'ai tenté une manière de commencement... rhétorique, pour tracer les grandes lignes de ce que je pense, pour résumer mes vues et mes expériences...

– Les principes de votre philosophie.

– N'exagérons pas !... Mais on ne passe pas trois quarts de siècle sans méditer sur ce que l'on a observé de près et parfois vivement éprouvé.

– Qu'en avez-vous conclu ? Avez-vous tiré une leçon fondamentale ?

– Oui ; à vrai dire, cette leçon perpétue une intuition fort ancienne, qui est devenue un souci obsédant : vers les douze, treize ans, je découvris tout d'un coup une réalité visible, évidente, expérimentée à tout moment de la vie, mais une réalité que nous parvenons à nous cacher et à oublier.

– Cette évidence ?

– Tout simplement ceci : l'HOMME EST UN ANIMAL. Oui, un animal ! Et même un animal de TROUPEAU. Je n'ai jamais oublié le choc de cette découverte ; cette choquante certitude me hante depuis l'adolescence. C'est en ce temps lointain que, sur le champ, je pris *deux résolutions* : la première est que, faute d'échapper à cette condition naturelle inévitable, je m'efforcerais du moins de ne pas la subir sans réagir ; c'est-à-dire que j'entendais *vérifier*, chaque fois, si je pouvais céder à la pulsion sans violer une des règles que je me suis fixées.

– Car vous vous êtes donné une morale personnelle.

– Personnelle, en quelque sorte... Disons que j'aspire à dominer et à *civiliser la bête*.

– Civiliser ?...

– La seconde directive est que je *développerais, autant que je pourrais, tout ce dont l'animal est incapable* : c'est-à-dire les *SCIENCES* et les *ARTS*. Cette idée capitale domine ma conscience, comme une idée fixe. Que résume le mot CIVILISATION.

– Et vous pensez que cet idéal n'obsède pas les foules.

– Tous les hommes ne sont pas également civilisés ; la grande majorité d'entre eux se contentent de jouir des bonnes occasions et se moquent de chercher plus. Les groupes

comprennent ainsi quantité d'êtres frustes, à cervelle rudimentaire, aux idées simplistes... Pour les désigner, j'ai l'audace de reprendre un mot honni : celui de PLEBE...

– Horreur ! Ce vocable hérisse les bons démocrates, eux qui ont le culte du peuple.

– Bah ! C'est une question de susceptibilité « sémantique ». Car les mêmes démocrates qu'indigne le mot « plèbe » n'hésitent pas à user du mot anglais « PEOPLE », pour dire exactement la même chose ; ils qualifient de « people » ce qui amuse le grand public populaire, et ce public lui-même, la masse qui se plaît surtout aux divertissements violents, idolâtre des pitres vulgaires, ne supporte que le médiocre... bref choisit toujours le *bas de gamme*. Et sont en outre de redoutables destructeurs du patrimoine.

– Les Romains, sans illusion là-dessus, réduisaient les besoins de la « plèbe » à « *Panem et circenses.* »

– Traduisez par Smig et Télévision !... Je range à part une élite...

– Aïe ! ELITE... Un mot dangereux.

– Je ne vise pas du tout l'élite *sociale*, celle des hauts revenus ; car elle comporte quantité de rustres. Je parle d'une élite *intellectuelle et culturelle*, qui, elle, provient de tous les milieux, fortunés ou non ; ses membres sont instruits, ils s'intéressent aux théories scientifiques, ils goûtent les œuvres difficiles et raffinées, choient en amateurs éclairés les merveilles des lettres et des arts... L'accoutumance les a familiarisés avec les codes que respectent les ouvrages à haut niveau de complexité...

– Une étude statistique montrerait que la grande plupart de vos amateurs ont eu la chance d'être favorisés par l'origine familiale.

– Exact !... Quant à moi, je puis dire que j’ai fait tout ce que j’ai pu pour tenir la promesse que je m’étais faite de remplir au mieux mon « programme de civilisation ».

– Que l’homme soit un animal, cela se sait... assez.

– Pas assez ; on l’oublie trop. Or il faut partir de là. Ne pas se laisser duper par les apparences... Quand on parle de l’homme, on évoque tout de suite des inventeurs, des écrivains et des artistes... Mais ils sont des *exceptions rarissimes* dans la masse du troupeau.

– Je vous l’accorde : VINCI, BACH, GOETHE ni EINSTEIN... ne sont en rien représentatifs de l’espèce humaine.

– L’animal qu’est l’homme n’est pas laissé totalement brut : la bête est éduquée, c’est-à-dire qu’un *dressage* la pourvoit de réflexes conditionnés, en lui apprenant à se servir du *capital* gigantesque d’outillages, d’équipements et de recettes qu’ont accumulés, au fil des siècles, des générations et des générations d’hommes *exceptionnels*.

– C’est en gros ce que vous avez appelé *civilisation*.

– Le résultat de cet apprentissage fait illusion sur ce que nous sommes ; nous croyons user pour l’essentiel de ce qu’on appelle le « *cerveau rationnel* »...

– Qui n’est qu’une région du cerveau.

– La partie noble. Alors que nous nous servons surtout d’une autre partie, le cerveau dit « *reptilien* » ; la bête naturelle demeure en nous, avec ses besoins puissants, ses appétits et ses répugnances plus ou moins répressibles... Cette servitude est primordiale. Chose piquante : quand un homme contrevient aux règles de conduite qu’impose la vie en commun, et commet quelque grosse canaillerie, pour céder à ses pulsions animalement égoïstes, il est d’usage de dire : « *Que voulez-vous, C’EST HUMAIN !* »

– L’expression en dit long, par antiphrase, sur la prépondérance de la nature.

– Bref, l’animal qu’est l’homme obéit d’abord à ce que lui commandent ses instincts.

– Ses instincts... Ses instincts...

– Sans parler de *l’instinct de domination* qui tourmente les forts caractères, en voici deux parmi d’autres, deux qui priment en politique.

– J’ouvre l’oreille.

– L’animal a un TERRITOIRE à lui et il le garde farouchement ; un : *il refuse absolument qu’on y pénètre* ; deux : il ne souffre pas *qu’on l’ampute de la moindre partie*. Refus de l’intrusion et du partage. Voilà les deux instincts fondamentaux que j’annonçais.

– Je veux bien.

– Il faut voir en outre que l’animal lorgne spontanément sur le territoire des autres membres du troupeau, car, pour lui-même, il lui faut TOUJOURS PLUS. Tirez maintenant les conséquences.

– A vous de tirer le premier !

– La première conséquence, est que, du moins politiquement, *personne n’aime subir le moindre CONTROLE*. Car l’agent de l’inspection est un envahisseur, qui viole l’espace sacré du territoire.

– Je n’avais pas pensé à cela en termes de topographie animale... Comme vous dites : l’horreur de l’intrusion...

– La seconde conséquence, tout aussi importante, est que *personne n’aime acquitter d’IMPOT* ; ce prélèvement forcé, que l’instinct ressent comme une manière de pillage, est le sujet

numéro un des batailles politiques. Et cela sans doute depuis la nuit des temps...

– Au moins !

– Vous savez fort bien que le consentement à l'impôt et la fixation de son montant sont à l'origine de la plupart des convulsions que rapporte l'Histoire.

– Je sais.

– Il ne faut donc jamais perdre de vue que l'être humain – même le plus civilisé – est D'ABORD un animal !... Les politiques le devinent très bien : de telle sorte que le cerveau *rationnel* des chefs leur sert avant tout à manœuvrer le cerveau *reptilien* de leurs sujets.

– A commencer par les orateurs *populistes* !

– Ceux-là y vont carrément dans le simplisme, l'amalgame, les fausses similitudes... Ces malins savent très bien ce qu'ils font, quand ils actionnent au maximum, sans nuance ni scrupule, les ressorts primaires et primitifs de la bête, en répétant sans fin la traduction rhétorique de l'instinct biologique du « *Pas touche à mon territoire !* »

– La peur de l'invasion et du vol... Et, comme on sait, l'instinct fonctionne d'autant plus que le *niveau d'instruction* est plus bas.

– Les « populistes » font très fort dans le genre ; mais les autres partis, eux aussi, exploitent les deux répugnances animales que j'ai dites.

– Plus subtilement.

– Plus subtilement. Mais si vous examinez de près tous les discours, tant des uns que des autres, vous décelez vite une trace discrète de mes deux thèmes.

– « *Trop d'Etat ! Trop d'impôts !* »... Je vais scruter...

– Vous connaissez maintenant de quel regard spécial je considère la politique.

– J'ouvre l'œil.

– Pour résumer, je dirai, en me répétant, que *la politique est un phénomène animal*, essentiellement animal ; l'on comprendra beaucoup mieux ce qu'elle est chez nous, les humains, lorsque les *éthologues* auront accumulé assez d'observations sur les colonies d'insectes, les hardes de loup, les meutes de chiens... et singulièrement sur tous les troupeaux où l'un des membres se distingue en situation particulière de suprématie et où des luttes éclatent pour conquérir et conserver cette place exceptionnelle. A l'instar des autres troupeaux, les groupes humains sont soumis eux aussi à l'« *instinct du chef de meute* », qui incite les membres du troupeau à suivre l'animal de tête qui les conduit.

– Ce qu'en termes plus nobles on nomme « *Le culte du chef* »...

– Un culte que vous savez très répandu.

– Vous pensez donc que nous autres humains formons des sortes de « meutes » et que même le noble penchant pour le civisme est déterminé, à notre insu, par un instinct invariable et tout-puissant de solidarité d'origine grégaire.

– Bien sûr ! Et l'instinct qui pousse à l'obéissance passive et conformiste se conjugue avec son complémentaire, qu'est le besoin irrésistible de commander qui tourmente certains individus ambitieux.

– Je connais de tels « dominants ».

– C'est à cause du jeu permanent et tout-puissant de cette liaison d'instincts que la politique est la plus *archaïque* de toutes les activités dites humaines ; malgré la diversité des institutions

qui sont censées la régir pour le mieux, quelque chose de sauvage en elle n'a pas changé depuis l'aube des temps ; même apparemment civilisée, elle a gardé l'essentiel de son fonctionnement, et se ressemble toujours, siècle après siècle.

– L'Histoire donne en effet, plus que souvent, l'impression du *déjà-vu*.

– Vous observerez que, l'instinct gouvernant cette affaire, nul diplôme spécialisé n'est exigé pour exercer le métier politique, alors qu'il en faut un pour la plupart des professions à risques : chirurgien, dentiste, pilote... Vous devez passer un permis pour conduire une voiture automobile...

– Mais pas pour le char de l'Etat !

– Et si, muni de votre idée animale de l'homme, nous jetions maintenant, thème après thème, un œil sur le contenu de vos dossiers ?

– Nous ne passerons pas tous ces thèmes en revue ; il y en a trop et encore dix fois plus de sous-thèmes ; sortez des dossiers si vous voulez ; tirez au hasard : au vu du titre, je dirai ce qui me passera par la tête, sur le moment ; mais ce ne sera qu'une part infime du monceau de notes entassées dans le carton. Juste pour causer. Allez-y...

– Donc, vous avez commencé par le concept de *Pouvoir*. Effectivement, que de feuilles !

– La notion est riche.

– Je sais déjà, par l'étymologie, que la politique est le « *gouvernement de la Cité*. »

– Cette définition lexicale ne rend pas compte de la nature du phénomène ; bien plus que le but officiel, il importe d'analyser les conditions réelles d'exercice du *pouvoir*.

– Pouvoir ? Ce phénomène ne se manifeste pas seulement en politique, où le mot porte une majuscule, mais un peu partout, dès qu'on est plusieurs – ne serait-ce que deux – un potentiel de domination se révèle...

– Oui, un couple est déjà une structure d'antagonisme et d'inégalité ; mais c'est encore plus vrai d'une équipe, d'une bande...

– Quasiment dans tous les cas, quelqu'un prend le dessus : un « chef ». D'autres essaient de lui disputer la place.

– Alors c'est le drame – ou la comédie – de la concurrence ! La guerre des chefs.

– La lutte des EGO... Votre dossier est gros ; il faudrait dépouiller, une à une, toutes ces pages... Vous écrivez beaucoup...

– Cinquante ans de notes, sans compter les coupures de presse : cela fait du volume.

*

– Pourquoi ces titres de *violence* et de *dérive* ?

– J'y vois deux traits qui me paraissent caractériser la politique.

– La violence ? Je ne vous apprends rien ; elle est au principe même du Pouvoir : elle lui est en quelque sorte consubstantielle. Explorez l'Histoire : c'est bruit et fureur, massacres, tortures, exécutions... Sous tous les prétextes, y compris les plus sacrés. Les pauses de paix ne durent pas.

– Certes, l’Histoire ne donne pas une leçon de bonté, ni de charité.

– Chose inouïe, mais vraiment significative : la pire des violences s’exerça au nom de la *religion de l’Amour* ! Dans le si noble dessein de défendre Dieu contre le Diable et de garantir la pureté de la Foi contre les entreprises des infidèles ou des hérétiques – nécessairement inspirés de Satan – se dissimulait, bien sûr, une affaire politique : les princes renforçaient leur pouvoir et les prêtres établissaient le leur.

– Au nom de l’Amour !

– Les uns comme les autres exterminaient ainsi plus facilement leurs adversaires...

– Et accessoirement nombre de pauvres diables pris au hasard ou dénoncés par des pervers... L’Inquisition sévissait...

– N’y voyez pas, mon cher, ce qu’on appelle un « dégât collatéral ». Ces odieuses pratiques étaient délibérées ; ainsi, l’arbitraire des rafles était calculé pour que personne ne se sentît à l’abri : tout cela était fait exprès.

– Exprès, vous pensez ?

– Ces terribles moines avaient un but concerté, quoique secret : intimider le peuple par des supplices spectaculaires et, par la crainte, le tenir dans une parfaite et générale obéissance ; une dévotion aussi édifiante avait une fin de police : tout le monde filait doux !

– Dieu sert à tout et ne proteste pas....

– Laissons le Passé... Maintenant, dressez la statistique contemporaine des tyrans qui terrorisent leur pays ; faites le compte actuel des fous sanglants, des névropathes exacerbés, des mégalomanes sans limite... Le nombre étonne. Leur virulence est visible ; mais ailleurs, dans les régimes qui, en comparaison,

paraissent bénins, la coercition est cachée ou potentielle, tant qu'elle n'est pas nécessaire... Il ne faut pas se faire trop d'illusion.

– Plus facile à dire qu'à faire.

– Un phénomène cardinal : la *torture* est partout attachée au pouvoir : tantôt, elle est ouvertement pratiquée, car admise par la règle ou l'usage du pays ; tantôt, sous des cieux plus cléments, elle est niée et se dissimule...

– Mais elle sévit plus ou moins partout.

– Un point révélateur : depuis que l'ADN fait preuve, combien de suspects l'a-t-on vu innocenter, alors même qu'ils avaient avoué. Avoué, pourquoi et comment ?

– Il paraît que certains locaux facilitent les aveux...

– Pour ma part, je suis sûr que je m'empresserais en toute sincérité de me reconnaître lourdement coupable, même si j'étais soupçonné d'avoir volé les tours de Notre-Dame.

– Les moyens de persuasion des investigateurs sont tellement convaincants.

– Oui, j'ai peur de ne pas résister à leurs certitudes... Vous pouvez être sûr que, jadis et naguère, avant l'ADN, nombre d'innocents ont péri, victimes des manigances de quelque puissant, assisté de la déférente complicité de la police et de la justice, trop enclines à respecter les notables. Le marquis assassinait son épouse infidèle et le garde-chasse allait à la guillotine.

– Le couperet restaurait l'ordre établi, à la satisfaction générale.

– Pour en revenir au personnel politique, le même personnage, qui d'ordinaire paraît bienveillant et doux, se

changerait vite en bête féroce, si les circonstances l'exigeaient pour qu'il demeurât au pouvoir.

– J'ai soupçonné cette violence larvée, chaque fois que je refusais une faveur ou un passe-droit ; l'animal ne pouvait s'empêcher de montrer les dents.

– La vie publique attire, de préférence, les êtres qui ont un trouble de la personnalité ; toujours une tare psychologique les distingue et sans doute est-ce le moteur même qui les anime. Nous en reparlerons à propos de la classe politique et surtout du chef.

– Conséquence : *le Pouvoir est dangereux.*

– *Très dangereux !* Pour l'avoir vu de près, je sais qu'il faudrait s'en méfier sans cesse : les psychopathes y pullulent ; c'est un fait quasi constant et déplorable que les peuples se donnent volontiers aux fous ; nous-mêmes...

– Quoi, nous-mêmes ?

– Fouillez avec attention votre mémoire : vous comme moi, et moi comme vous, nous avons été, par accident, sinon séduits, du moins impressionnés, au moins dans un premier temps, par un orateur éloquent et sûr de soi ; le genre de bonhomme qui a raison, toujours raison, contre tout et contre tous.

– Ces politiciens dont on vante le prestige, en le baptisant « charisme » ?... J'objecte ! Je ne suis pas certain, pas certain du tout, d'avoir été, ne serait-ce qu'une seule fois, tenu sous le charme d'un prêche politique. Je suis bien trop sceptique ; tout de suite hérissé de questions, d'objections, de répliques...

– Êtes-vous si sûr ? Si sûr de vous ?... Même si, tous deux, nous nous dégageons très vite de cette emprise, nous l'avons subie ; les peuples, eux, adorent carrément le tribun tout en gueule, dont l'organe tonitruant domine le débat ; ils sont fascinés par

l'animal remuant à grosse encolure ; ou se pressent derrière le svelte surexcité ; ils se donnent au va-t-en-guerre...

– On n'écoute pas un timide, quand bien même est-il clairvoyant et avisé : les oreilles *politiques* ne s'ouvrent en grand que pour le délire des trublions.

– Un hésitant, qui pèse rationnellement le pour et le contre, ne fait pas recette. Non ! C'est l'audacieux violent et survolté qui l'emporte. Des milliers d'années d'Histoire montrent que les braves gens ressentent un immense, un incommensurable *besoin de croire* ; pour le satisfaire, ils se fient d'abord à des professionnels *qui font croire*, tels que les prêtres ; mais ils se donnent aussi en aveugles à quelque homme de foi virulente, qui arbore des certitudes inébranlables, simplement parce qu'il a comme eux un esprit obtus, inapte à la réflexion et inaccessible aux leçons de l'expérience.

– Alors que notre devise, vous et moi, et moi comme vous, est...

– « *Méfie-toi sans cesse !* » Nous doutons sans cesse et remettons sans cesse en cause nos conclusions...

– Provisoires.

– Ce n'est assurément pas le cas des troupes humaines ; où l'on voit s'exhiber, au nom de Dieu, du Droit, de la Justice, de n'importe quoi... l'animalité brutale de *la meute* et du *chef de meute*. Quand bien même, à ses débuts, le candidat à la « chefferie » d'une *meute humaine* est à peu près sain d'esprit, il ne le demeure pas longtemps.

– *Le pouvoir rend fou.*

– Et « *le pouvoir absolu rend fou absolument !* » Voilà encore une donnée d'expérience, et beaucoup plus que millénaire ; cette déplorable issue condamne les *régimes forts*, tels que les dictatures : s'il arrive qu'elles commencent bien, il est sûr qu'elles